

A dada sur l'imaginaire

THÉÂTRE L'Alakran présente *Cerveau cabossé 2: King Kong Fire* à l'Arsenic. Une bouffée d'absurde et de délires. Le poids des mots, le choc des neurones.

MICHEL CASPARY

Il faut avoir l'esprit le plus ouvert possible avant d'entrer dans l'une des salles de l'Arsenic où se joue encore ce soir et demain le très déjanté *Cerveau cabossé 2: King Kong Fire*, de la compagnie genevoise L'Alakran. Lisez bien le titre: on y trouve plusieurs mots clés. D'abord «cerveau»: il est mis à rude épreuve. Le texte du Galicien Anton Reixa plonge dans le monde de l'absurde pour parler du nôtre, qui ne l'est pas moins. Cela part dans tous les sens, on ne sait pas où cela mène, mais le voyage est le plus souvent surprenant, voire carrément iconoclaste, à dada sur l'imaginaire.

Puis le mot «cabossé». Comme on le dirait d'une route, avec des trous et du bitume en piteux état; ça secoue quand on y passe, mais suivant le paysage, ça ne manque pas de charme. C'est exactement le style de chemin qu'emprunte L'Alakran pour raconter l'histoire d'un «être humain type», Valentin Ressentit, friand de recherches lexicales, et en particulier de la définition du mot «pute» dans le dictionnaire. Encore faut-il la trouver dans le grand «bordel des mots», chaos symbolique d'une quête ici très verbalisée, mais qui n'a rien de la prise de tête. Une sorte de chemin de croix en plusieurs stations, chacune correspondant à une halte auprès d'un mot: effort, planète, corne ou encore dégoût.

Les cinq comédiens (deux filles, trois garçons) se démènent comme de beaux diables sur la scène, en une farandole ludique et lubrique, qui commence par une séance décapante d'ostéopathie transfonctionnelle, se poursuit par une interview désopilante d'un sportif d'élite suisse, en traduction simultanée français-allemand, et se termine, ou presque, par une insolite séquence de nudisme. Le tout sans complexe ni agressivité, avec un sens étonnant de la farce et du deuxième degré. Le délicat rapport au public, pris à partie en permanence, mais sur un mode interactif très ironique, est maîtrisé de bout en bout. Cette nouvelle création n'a ni la folie du *Boucher espagnol* ni l'invention d'*Ubu*, que l'on a pu voir précédemment à la Grange de Dorigny, mais elle



Un spectacle sans complexe, où sont mis à nu autant les rêves que la réalité.

Steve Iuncker

confirme, malgré ses longueurs, toute la verve plutôt grinçante d'une équipe helvético-ibérique détonante.

Retour au titre. pourquoi King Kong? peut-être en raison d'une séquence où des gorilles s'ébattent dans la brume urbaine, entre lumières et ténèbres, étrange évocation de la

création du monde, de la télévision et de l'économie de marché, et donc de la survie sur notre planète de singes. Reste *Fire*, le feu. L'Alakran le met aux conventions. Au bout du compte, ce n'est pas une terre brûlée qui apparaît, mais l'amour, à la fois oxyde et oxygène, comme une bouffée d'es-

pérance. Cette création le rappelle aux bons souvenirs de ceux qui auraient les «yeux couleur amnésie». □

UTILE

Lausanne, Arsenic, encore ce soir et demain. Durée: 1 h 50. Location: 021 625 11 36 ou www.theatre-arsenic.ch